

* Commentaires 4 septembre 2011 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

1. Les textes de ce dimanche

1. Ez 33, 7-9
2. Ps 94, 1-2, 6-7ab, 7d-8a. 9
3. Rm 13, 8-10
4. Mt 18, 15-20

PREMIÈRE LECTURE : Jr 20, 7-9

Livre d'Ézékiel

33

- 07i La parole du Seigneur me fut adressée : « Fils d'homme, je fais de toi un guetteur pour la maison d'Israël. Lorsque tu entendas une parole de ma bouche, tu les avertiras de ma part.
- 08 Si je dis au méchant : 'Tu vas mourir', et que tu ne l'avertisses pas, si tu ne lui dis pas d'abandonner sa conduite mauvaise, lui, le méchant, mourra de son péché, mais à toi, je demanderai compte de son sang.
- 09 Au contraire, si tu avertis le méchant d'abandonner sa conduite, et qu'il ne s'en détourne pas, lui mourra de son péché, mais toi, tu auras sauvé ta vie. »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Jr 20, 7-9

Ézékiel était prêtre à Jérusalem au sixième siècle. Il fut amené à Babylone, par les armées de Nabuchodonosor, dès la première vague de déportations en 597 av. J.-C. C'est là-bas, au bord des rives du fleuve Kebar, dans un village appelé Tel-Aviv, qu'il apprend les malheurs qui s'abattent sur la ville sainte. En 587, tout est fini, la ville est rasée, le temple s'est écroulé.

Mais devant ces récits de catastrophes successives, il ne baisse pas les bras. Dès son arrivée là-bas, et pendant les vingt premières années de l'exil (dix ans avant et environ dix ans après la destruction de Jérusalem et du temple), il consacre toutes ses forces à maintenir l'espérance de son peuple. Pour cela il lui fallait se battre sur deux fronts. Premièrement, il fallait bien survivre ; deuxièmement, il fallait maintenir intacte l'espérance du retour. Ces deux objectifs sont ceux d'Ézéchiël tout au long de son livre, et ce sont les deux axes de sa prédication. Dieu a fixé l'objectif de sa nouvelle mission de prophète : « Je t'ai établi guetteur pour la maison d'Israël. »

Guetteur, Ézéchiël l'est doublement : guetteur à l'écoute de la parole de son Dieu et aussi guetteur de l'aube qui ne manquera pas de se lever pour son peuple. Poète, visionnaire, courageux, il affronte toutes les résistances de ses contemporains découragés pour annoncer dans une langue superbe et combien imagée, le seul message qu'ils doivent entendre pour trouver la force de survivre en attendant le retour : « *Je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple, je vous ramènerai sur le sol d'Israël* » (Ez 37, 12). Un guetteur – belle définition pour un prophète – chargé de lire dans l'histoire les signes de l'espérance. Car Dieu espère encore en son peuple : *Par ma vie – oracle du Seigneur Dieu – est-ce que je prends plaisir à la mort du méchant ? bien plutôt à ce que le méchant change de conduite et qu'il vive ! Revenez, revenez de votre méchante conduite ; pourquoi faudrait-il que vous mourriez, maison d'Israël ?* » (Ez 33, 11).

Lourde responsabilité que celle de prophète : ses avertissements relèvent de *l'assistance à personne en danger*. Mais au fait, ne nous a-t-il pas été dit au baptême que nous étions devenus un « *peuple de prophètes* » ? Le livre du Lévitique confie bien à tous les membres du peuple une vocation similaire : « *Soyez saints, car moi, le Seigneur votre Dieu, je suis saint... Tu n'auras aucune pensée de haine contre ton frère. Mais tu n'hésiteras pas à réprimander ton compagnon, et ainsi tu ne partageras pas son péché* » (Lv 19, 2.7). Il a fallu des siècles pour que le peuple comprenne que les concepts *sainteté* et *amour* sont synonymes. *Saint*, vous voue en souvenez, c'est le mot d'Isaïe. Au chapitre 6, il nous raconte sa vocation, comment, alors qu'il était dans le temple de Jérusalem, il eut une vision et comment, ébloui, il ne sut que répéter : « *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le tout-puissant.* » Ce mot *saint* signifie que Dieu est le Tout Autre, qu'un abîme nous sépare de lui. En même temps, Isaïe a eu une révélation : cet abîme, c'est Dieu qui le franchit et donc, quand il nous invite à lui ressembler, c'est que nous en sommes capables... grâce à lui, bien sûr – ou dans sa grâce, si vous préférez.

La suite n'est qu'application de cette phrase : « *Soyez saints comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu.* » Concrètement, cela veut dire : « *Tu n'auras aucune pensée de haine* »... autrement dit « tu aimeras ». C'est cela être à la ressemblance de Dieu : Lui ne connaît pas la haine. C'est justement parce qu'il n'est qu'amour qu'il est le Tout Autre. Et c'est seulement petit à petit que les prophètes feront comprendre au peuple que ressembler au Dieu saint, c'est tout simplement développer ses capacités d'amour.

Cela ne veut pas dire qu'on perde toute capacité de jugement sur ce qui est bon ou mauvais : « *Tu n'auras aucune pensée de haine, mais tu n'hésiteras pas à faire des réprimandes...* » : réprimander à bon escient, voilà un art difficile ! Et pourtant cela aussi, c'est de l'amour. C'est vouloir le bien de l'autre, c'est, le cas échéant, savoir l'arrêter au bord du gouffre. La critique positive par amour fait grandir. La rude tâche d'Ézéchiël était de cet ordre : quand on place une sentinelle au poste de garde, c'est bien pour sauver la ville.

Psaume

**R/ *Aujourd'hui, ne fermons pas notre cœur,
mais écoutons la voix du Seigneur !***

- 01 Venez, crions de joie pour le Seigneur,
acclamons notre Rocher, notre salut !
- 02 Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !
- 06 Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le Seigneur qui nous a faits.
- 7a Oui, il est notre Dieu ; +
- 7b nous sommes le peuple qu'il conduit,
- 7d Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? +
- 8a « Ne fermez pas votre cœur comme au désert,
où vos pères m'ont tenté et provoqué,
et pourtant ils avaient vu mon exploit.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 94, 1-2, 6-7ab, 7d-8a. 9

Je vais m'attacher à la dernière strophe : en fait, si vous allez vérifier dans votre Bible le texte que nous venons d'entendre, voilà ce que vous lirez : « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme à Meriba, comme au jour de Massa dans le désert, où vos pères m'ont tenté et provoqué, et pourtant ils avaient vu mon exploit »*. C'est dire que ce psaume est tout imprégné de l'expérience de Massa et Meriba. (Ex 17, 1-7). Là-bas, dans le désert, au temps de l'Exode avec Moïse, on a gravement douté des intentions de Dieu. Vous vous rappelez, il faisait une chaleur torride, et il n'y avait pas d'eau au campement ; on était arrivés là, assoiffés, bien décidés à se jeter sur les points d'eau ; mais tout était à sec. Alors, cela a très mal tourné ; on s'en est pris à Moïse qui se débrouillait bien mal, puis à Dieu lui-même : après tout, c'était peut-être ce qu'il cherchait, qu'on meure de soif.

La suite de l'histoire a rempli tout le monde de honte : Dieu égal à lui-même, a ignoré la révolte et donné de l'eau à profusion, qui s'est mise à ruisseler du rocher ; et Moïse, bien sûr, a fait la leçon à son peuple : on avait pourtant bien vu l'exploit de Dieu nous faisant échapper à la mer et aux cavaliers égyptiens ; comment avait-on pu douter des intentions de Dieu ? Désormais, quand on parle de Massa et Meriba, la honte revient à la mémoire.

Dans cette simple strophe, donc, « *Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme à Meriba, comme au jour de Massa* » est résumée toute l'aventure de notre vie de foi, personnelle et communautaire. C'est ce que l'on pourrait appeler, au vrai sens du terme, la « question de confiance ». Pour le peuple d'Israël, la question de confiance s'est posée à chaque difficulté de la vie au désert : « Le Seigneur est-il vraiment au milieu de nous, ou bien n'y est-il pas ? » ce qui revient à dire « Peut-on lui faire

confiance ? S'appuyer sur lui ? Être sûr qu'il nous donnera à chaque instant les moyens de nous en sortir... ? » Être sûr que quand il nous invite à la conversion, par la bouche d'un Ézéchiël, par exemple, (que nous entendons dans la première lecture de ce dimanche), il n'a en vue que notre bonheur ?

La Bible dit que la foi, justement, c'est tout simplement la confiance. Cette question de confiance, telle qu'elle s'est posée à Massa et Meriba, est l'un des piliers de la réflexion d'Israël ; la preuve, c'est qu'elle affleure sous des quantités de textes bibliques ; et, par exemple, le mot qui dit la foi en Israël signifie « s'appuyer sur Dieu » ; c'est de lui que vient le mot « Amen » qui dit l'adhésion de la foi : il signifie « solide », « stable » ; on pourrait le traduire : « J'y crois dur comme pierre » (en français on dit plutôt « dur comme fer »). Et Isaïe, par exemple, faisant un jeu de mots, disait au roi Achaz « Si vous ne croyez pas, (si vous ne vous appuyez pas sur Dieu), vous ne tiendrez pas debout » (Is 7).

Dans la même strophe, la phrase « *Aujourd'hui écouterez-vous sa Parole ?* » est une invitation à la confiance ; parce que quand on fait confiance à quelqu'un, on l'écoute. D'où la fameuse prière juive, le « Shema Israël » : « Écoute Israël, le Seigneur ton Dieu est le Seigneur UN. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces »... Tu aimeras, c'est-à-dire tu lui feras confiance.

Pour écouter, encore faut-il avoir l'oreille ouverte : encore une expression que l'on rencontre à plusieurs reprises dans la Bible, dans le sens de mettre sa confiance en Dieu ; vous connaissez le psaume 39/40 : « *Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu m'as ouvert l'oreille* » ; ou encore ce chant du serviteur d'Isaïe : « *Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille...* » (Is 50, 4-5). Et les mots « obéir, obéissance » sont de la même veine : en hébreu comme en grec, quand il s'agit de l'obéissance à Dieu, ils sont de la même racine que le verbe écouter, au sens de faire confiance. (En français aussi, d'ailleurs, puisque notre verbe « obéir » vient du verbe latin « audire » : obéir, « ob-audire », c'est mettre son oreille devant la parole).

Cette confiance de la foi est appuyée sur l'expérience... Pour le peuple d'Israël, tout a commencé avec la libération d'Égypte ; c'est ce que notre psaume appelle « l'exploit de Dieu » : « et pourtant ils avaient vu mon exploit. » Cette expérience, et de siècle en siècle pour les générations suivantes, la mémoire de cette expérience vient soutenir la foi : si Dieu a pris la peine de libérer son peuple de l'esclavage, ce n'est pas pour le laisser mourir de faim ou de soif dans le désert.

Et donc, on peut s'appuyer sur lui comme sur un rocher... Le début du psaume, « Acclamons notre rocher, notre salut », n'est pas seulement de la poésie, c'est une véritable profession de foi. Une foi qui s'appuie sur l'expérience du désert : à Massa et Meriba, le peuple a douté que Dieu lui donne les moyens de survivre... Mais Dieu a quand même fait couler l'eau du Rocher ; et, désormais, on rappellera souvent cet épisode en disant de Dieu qu'il est le rocher d'Israël.

Ce choix résolu de la confiance est à refaire chaque jour : « *Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ?* » Cette phrase est très libérante : elle signifie que chaque jour est un jour neuf ; aujourd'hui, tout est de nouveau possible. Chaque jour nous pouvons réapprendre à « écouter », à « faire confiance » : c'est bien cela qu'Ézéchiël prêchait à son peuple en exil, découragé.

Dernière remarque, le psaume parle au pluriel : « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? »... Cette conscience de faire partie d'un peuple était très forte en Israël ; quand le psaume 94 dit « Nous sommes le peuple que Dieu conduit », là non plus, ce n'est pas de la poésie, c'est l'expérience d'Israël qui parle ; dans toute son histoire, on pourrait dire qu'Israël parle au pluriel. « Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous » sous-entendu sans vous demander où vous en êtes chacun dans votre sensibilité croyante ; nous touchons peut-être là un des problèmes de l'Église actuelle : dans la Bible, c'est un peuple qui vient à la rencontre de son Dieu... « Venez, crions de joie pour le Seigneur, acclamons notre rocher, notre salut ! »

* Notre traduction liturgique provient du texte grec qui ne donne pas les noms de Massa et Meriba. En revanche, on peut les lire dans nos bibles, car elles sont traduites à partir de l'hébreu.

Compléments

Pour certains d'entre nous la question de confiance se pose chaque fois que nous ne trouvons pas de réponse à nos interrogations : accepter de ne pas tout savoir, de ne pas tout comprendre, accepter que les voies de Dieu nous soient impénétrables exige parfois de nous une confiance qui ressemble à un chèque en blanc... Il ne nous reste plus qu'à dire comme Pierre à Césarée, « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ».

Quand Saint Paul dit dans la lettre aux Corinthiens « Laissez-vous réconcilier avec Dieu » on peut traduire « Cessez de lui faire des procès d'intention, comme à Massa et Meriba » ou quand Marc dit dans son Evangile « Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle », on peut traduire « croyez que la Nouvelle est bonne », c'est-à-dire croyez que Dieu vous aime, qu'il n'est que bienveillant à votre égard.

Le récit du paradis terrestre, lui-même, peut se lire à la lumière de cette réflexion d'Israël sur la foi, à partir de l'épisode de Massa et Meriba : pour Adam, c'est-à-dire chacun d'entre nous, la question de confiance peut se poser sous la forme d'un obstacle, une limitation de nos désirs (par exemple la maladie, le handicap, la perspective de la mort)... Ce peut être aussi un commandement à respecter, qui limite apparemment notre liberté, parce qu'il limite nos désirs d'avoir, de pouvoir... La foi, alors, c'est la confiance que, toujours, même si les apparences sont contraires, Dieu nous veut libres, vivants, heureux et que de nos situations d'échec, de frustration, de mort, il fera jaillir la liberté, la plénitude, la résurrection.

DEUXIÈME LECTURE : Rm 13, 8-10

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains

13

08i Frères, ne gardez aucune dette envers personne, sauf la dette de l'amour mutuel, car celui qui aime les autres a parfaitement accompli la Loi.

09 Ce que dit la Loi :

Tu ne commettras pas d'adultère,

*tu ne commettras pas de meurtre,
tu ne commettras pas de vol,
tu ne convoiteras rien ;*

ces commandements et tous les autres se résument dans cette parole :

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

10 L'amour ne fait rien de mal au prochain. Donc, l'accomplissement parfait de la Loi, c'est l'amour.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : Rm 13, 8-10

Pour comprendre cette lecture d'aujourd'hui sans la réduire, il faut la replacer dans son contexte. Depuis le chapitre 12 de sa lettre aux Romains, Paul donne des conseils aux Chrétiens sur la question la plus difficile peut-être à toutes les époques : comment vivre concrètement en chrétiens dans un monde qui ne l'est pas ? Vivre en chrétien, c'est, comme il l'a dit plus haut, faire de toute notre vie quotidienne un véritable hommage à Dieu, un « sacrifice saint », une chose sacrée ; c'était notre lecture de dimanche dernier, et il avait ajouté : « Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour savoir reconnaître quelle est la volonté de Dieu. » C'était logique : un chrétien cherche en permanence à « reconnaître quelle est la volonté de Dieu ».

Aujourd'hui, nous sommes au chapitre 13 de cette même lettre ; Paul entre dans le concret de la vie sociale, le rapport avec les autorités. Quand on lit l'ensemble du chapitre, on constate presque avec étonnement les précisions qu'il donne sur les obligations des citoyens : le respect des tribunaux, le paiement de l'impôt et des taxes, la soumission à toutes les autorités. Pour résumer, on pourrait dire : un bon chrétien se doit d'être un bon citoyen. D'entrée de jeu, il affirme : « Que tout homme soit soumis aux autorités qui exercent le pouvoir ». Soyons francs, cette consigne a dû en surprendre plus d'un.

Dans le monde juif de l'Ancien Testament, de tels propos n'auraient surpris personne, car le pouvoir politique était entre les mains des autorités religieuses ; la loi civile ne se distinguait pas de la Loi de Dieu. C'est dans cette optique-là que Jésus avait pu dire à la foule et à ses disciples : « Les scribes et les Pharisiens siègent dans la chaire de Moïse ; faites donc et observez tout ce qu'ils peuvent vous dire... » (Mt 23, 1)

Mais on ne pouvait pas en dire autant du monde romain ; les autorités en question étaient les empereurs romains et toute la hiérarchie de leurs gouverneurs, magistrats et soldats dont la volonté de Dieu était évidemment le moindre souci ! Et si Paul avait pu écrire : « Ne vous conformez pas au monde présent », c'est bien parce que l'idéal païen romain était aux antipodes de l'idéal chrétien. Alors, obéir à une autorité baignant dans le paganisme était-il possible ? C'est la question qui a été posée à Paul certainement, et qui est à l'origine de notre texte.

Paul répond en deux points :

- Premièrement, ne prenez pas prétexte de votre appartenance chrétienne pour fuir vos responsabilités de citoyens ; son argument est le suivant : « Il n'y a d'autorité que par Dieu et celles qui existent sont établies par Lui. » (On trouve cela au début de ce chapitre). On entend résonner ici la phrase de Jésus à Pilate : « Tu n'aurais sur moi

aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut. » (Jn 19, 11). Autre argument, les lois civiles poursuivent le bien elles aussi ; dans tous les pays du monde, la loi est normalement au service de la justice et de la défense des faibles. Paul dit : « L'autorité civile est au service de Dieu pour t'inciter au bien... et elle poursuit les malfaiteurs. » Visiblement, Paul ne traite pas ici du problème des lois iniques. D'autre part, il faut se souvenir que les Juifs (et avec eux les premiers chrétiens puisque les Romains ne faisaient pas encore la différence) étaient dispensés des lois romaines qui choquaient leur conscience : par exemple brûler de l'encens devant la statue de l'empereur, ou bien faire le service militaire. Donc premier point, obéissez aux lois romaines qui vous sont imposées.

- Deuxième point, il ne suffit pas d'être un bon citoyen et d'être parfaitement en règle avec l'autorité civile pour être un bon juif ou un bon chrétien ; quand vous êtes en règle avec la loi civile, nous dit Paul, vous n'êtes pas allés jusqu'au bout de la charité ; c'est le sens de la première phrase de notre lecture d'aujourd'hui : « Ne gardez aucune dette envers personne, sauf la dette de l'amour mutuel » : « ne gardez aucune dette envers personne », c'est-à-dire soyez en règle avec tous ; « sauf la dette de l'amour mutuel », c'est-à-dire « quand vous serez en règle avec tous » il faudra aller encore plus loin. Car, déjà dans l'Ancien Testament, on avait compris que le fin mot de la Loi donnée par Dieu, c'est d'aimer nos frères. Pour le dire autrement, on avait compris qu'il ne suffit pas de dire : je n'ai pas tué, pas volé, pas commis l'adultère... on savait bien qu'il faut encore aller plus loin ; je cite Paul : « Ce que dit la Loi de Moïse : Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne commettras pas de meurtre, tu ne commettras pas de vol, tu ne convoiteras rien, ces commandements et tous les autres se résument dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Cela veut bien dire que pour être en règle avec la loi de Moïse, il ne suffisait pas de ne pas faire de mal, il fallait surtout aimer. Cela exige une conversion profonde, on le sait bien. C'est pourquoi Paul a dit un peu plus haut : « Ne prenez pas pour modèle le monde présent mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour savoir reconnaître quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait. » Et là, nous aurons peut-être des surprises : c'est l'histoire de celui que Matthieu appelle le jeune homme riche. Il avait demandé à Jésus : « Que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » Et Jésus avait répondu « si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. » Là-dessus, le jeune homme était parfaitement en règle ; alors Jésus l'avait appelé à aller plus loin et à le suivre au service des hommes : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres... puis viens, suis-moi. »

Une chose est sûre, la décision de suivre le Christ peut nous mener très loin !

ÉVANGILE : Mt 18, 15-20

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu

18

15i Jésus disait à ses disciples : « Si ton frère a commis un péché, va lui parler seul à seul et montre-lui sa faute. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère.

16 S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi une ou deux personnes afin que toute l'affaire soit réglée sur la parole de deux ou trois témoins.

- 17 S'il refuse de les écouter, dis-le à la communauté de l'Église ; s'il refuse encore d'écouter l'Église, considère-le comme un païen et un publicain.
- 18 Amen, je vous le dis : tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel.
- 19 Encore une fois, je vous le dis : si deux d'entre vous sur la terre se mettent d'accord pour demander quelque chose, ils l'obtiendront de mon Père qui est aux cieux.
- 20 Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux. »

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mt 18, 15-20

Dans la deuxième lecture de ce dimanche, saint Paul nous disait : « *Ne gardez aucune dette envers personne, sauf la dette de l'amour mutuel... l'accomplissement parfait de la loi, c'est l'amour.* » Tout le chapitre 18 de l'évangile de Matthieu, dont nous lisons un extrait ici, traite, sous différents angles, de l'accomplissement de cet amour. Il aborde en particulier deux thèmes : la priorité donnée aux petits et aux faibles, et le pardon mutuel. Juste avant ce passage, Jésus a raconté la parabole de la brebis perdue, et il a conclu : « *Votre Père qui est aux cieux veut qu'aucun de ces petits ne se perde* » (18, 14). Cette vigilance est désormais confiée aux disciples les uns vis-à-vis les autres : ne laissez pas vos frères s'égarer.

On trouve ici un écho de la grande leçon donnée aux pasteurs d'Israël et aux membres du peuple considérés comme les brebis du troupeau : « *Malheur aux bergers d'Israël... Vous n'avez pas fortifiés les bêtes débiles, vous n'avez pas guéri la malade, vous n'avez pas fait de bandage à celle qui avait une patte cassée, vous n'avez pas ramené celle qui s'écartait... les bêtes se sont dispersées, faute de berger, et elles ont servies de proie à toutes les bêtes sauvages... mon troupeau s'est dispersé sur toute la surface du pays... sans personne qui aille à sa recherche* » (Ez 34, 2...6). Mais ce ne sont pas seulement les bergers qui ont la responsabilité de la bonne santé et de la bonne marche du troupeau : les brebis sont responsables les unes des autres et méritent, elles aussi, une bonne leçon qui se termine par une merveilleuse promesse : « *Ainsi parle le Seigneur Dieu : je viens juger moi-même entre la brebis grasse et la brebis maigre. Parce que vous avez bousculé du flanc et de l'épaule, et parce que vous avez donné des coups de cornes à toutes celles qui étaient malades jusqu'à ce que vous les ayez dispersées hors du pâturage, je viendrai au secours de mes bêtes et elles ne seront plus au pillage... Je susciterai à la tête de mon troupeau un berger unique ; lui le fera paître : ce sera mon serviteur David. Lui le fera paître, lui sera leur berger* » (Ez 34, 20-23).

Jésus, qui s'est présenté comme ce berger annoncé par le Seigneur, ce bon berger qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent (Jn 10), donne ici ses consignes pour la vie du troupeau, en particulier en ce qui concerne le soutien fraternel et l'aide de la communauté pour qu'aucun des frères « *ne se perde.* » « *Si ton frère a commis un péché, va lui parler seul à seul et montre-lui sa faute. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi une ou deux personnes afin que toute l'affaire soit réglée sur la parole de deux ou trois témoins. S'il refuse de les écouter, dis-le à la communauté de l'Église ; s'il refuse encore d'écouter l'Église, considère-le comme un païen et un publicain.* »

Pour avoir le courage de reprendre celui qui *file un mauvais coton*, il faut beaucoup d'amour, un amour dont normalement, une communauté chrétienne doit pouvoir faire

preuve. Là aussi, comme dans le texte d'Ézéchiel (cf. première lecture), il y va de *l'assistance à personne en danger*. Jésus dit sa règle d'or : d'abord chercher personnellement le dialogue avant d'en parler à d'autres, pour éviter, sans doute, d'aggraver les blessures de la brebis. Et tout faire pour qu'elle puisse rejoindre le troupeau.

Mais comment interpréter la phrase : « *Si ton frère refuse d'écouter l'Église, considère-le comme un païen et un publicain* » ? À la lumière de tout ce que l'on sait par ailleurs et de l'accueil que Jésus a toujours fait aux publicains et aux pécheurs, il ne peut pas s'agir d'un refus définitif, mais du respect de la liberté de chacun... en attendant que les Zachée (ou les publicains, d'après Matthieu) se convertissent. Ce qui ressort de la progression que recommande le Christ, c'est la nécessité absolue du respect que l'on doit à quiconque, et en particulier, à celui que l'on dit pécheur. Toutes les démarches pour renouer avec le frère – que ce soit la rencontre individuelle, l'appel à témoins ou le recours à la communauté – doivent être marquées de cette délicatesse et de cette discrétion. On rejoint là beaucoup des insistances de Jésus dans le Sermon sur la montagne : « *Ne vous posez pas en juge... (7, 1) Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil, tu ne la remarques pas ?* » (7, 3)

Telles sont les règles d'or de la vie de l'Église. Leur respect est semence de vie éternelle. : « *Amen, je vous le dis : tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel.* »

On peut lire dans les maximes des Pères Juifs (les Pirké Abot) : « Lorsque deux sont assis ensemble et s'occupent des paroles de la Torah, la Shekinah est au milieu d'eux. » (Abot 3, 2).



